

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

HAN-RYNER	2
Mariús HERMITTE	4
HEYRIÉS	6
Clovis HUGUES	7
Loís HUGUES	9
Josèp HUOT	11

HAN RYNER (ENRIC NER), LE LIBERTAIRE

Han Ryner, de son nom véritable Jaume Elia Enric Ambròsi Ner, est né en Algérie, à Nemours, le 7 décembre 1861, issu d'une famille catalane qui s'était établie dans ce « morceau de France » comme aurait dit Mitterrand et les autres colonialistes figurant dans les relations intimes de ce dernier.

Venu très jeune en Provence, à Rognac (B-du-R), il obtient une licence de lettres et entre dans l'instruction publique. Il va de lycée en lycée : Gray, Bourgoin, Nogent-le-Rotrou et Sisteron, avant d'échouer finalement à Paris où il prend sa retraite de professeur au lycée Charlemagne après l'avoir été au lycée Louis le Grand.

Mais, c'est à Sisteron qu'il a vécu ses meilleures années, et d'ailleurs, il aimait à dire qu'il était « sisteronenc ». C'est là qu'en 1884, alors que l'épidémie de choléra ravageait la Provence, qu'il apprit que le village des Omergues, dans la vallée du Jabron, était abandonné par le médecin et privé de tout secours. Il s'y rend en compagnie de deux amis et d'un officier de santé. Ils soignent les malades, enterrent les morts, assainissent les maisons et ridiculisent l'autorité préfectorale incapable qui fait alors ravitailler les survivants. Au retour à Sisteron, le principal du collège, individu à la botte du gouvernement et stalinien bureaucrate avant l'heure, lui reproche son acte sous prétexte qu'il n'a pas demandé l'avis de l'administration ! Mais indigné, le Recteur d'Académie prend ses responsabilités (ça arrive !) et lui fait décerner les palmes académiques. C'est la seule récompense qu'acceptera Han Ryner durant toute sa vie.

C'est à ce moment qu'il commence à s'intéresser à la création littéraire occitane. Et il présente les nouveaux auteurs au public dans des articles parus dans deux journaux littéraires marseillais, *La Cornemuse* et *Le Dimanche*. Il donne des traductions de textes occitans dans diverses anthologies, et en 1892, il entame la série de ses œuvres philosophiques en français.

En 1894, il donne une traduction française du remarquable roman de Baptista Bonnet, « Vida d'enfant » (« Vie d'enfant »). On notera qu'Alphonse Daudet voulait se présenter comme le seul traducteur de cet ouvrage alors qu'en fait, il n'avait retouché que quelques passages. Il y eut alors une polémique entre les deux hommes, le second étant évidemment soutenu par les félibres. Le résultat en fut l'exclusion de fait d'Han Ryner des lettres occitanes !

Cela explique pourquoi, juste au moment où ce dernier se mettait à écrire régulièrement en occitan, il abandonna cette voie pour se consacrer aux lettres françaises. Heureusement qu'à la fin de sa vie, dans les années 1930, sous l'affectueuse impulsion d'Antòni Conio que j'ai déjà présenté dans ces mêmes colonnes, il y retourna et collabora chaque année à partir de 1930 et jusqu'en 1937, date de la disparition de la publication, à l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*).

Sa carrière française, très engagée, l'a poussé à se moquer de tous ceux qui passent leur temps à encenser les maîtres de l'heure, ce qui vaut aussi bien pour les réactionnaires que pour les staliniens, aucune différence de nature n'existant dans cette racaille. Aussi, lorsqu'en 1920, il fut désigné comme étant l'écrivain le plus digne de recevoir le prix Nobel, une véritable cabale fut menée contre lui et l'empêcha d'être choisi. Cela est normal car il était trop fin, trop cultivé et trop engagé pour recevoir une telle récompense, surtout à l'époque. Les choses ont certes un peu changé.

Je reviens à son œuvre occitane. Là aussi, ses poèmes s'inspirent de la Grèce antique et la forme en est remarquable. Ainsi ses « Parabòlas cinicas » (« Paraboles cyniques »), publiées dans l'*Armanac Marselhés*, où de plus, l'engagement social est clair. Ce qui ne signifie pas que ce soit cela qui donne toute sa valeur au texte. Par exemple, je citerai aussi « Lo tropèu que bèla » (« Le troupeau qui bèle »), dans lequel il explique que les cris du peuple face aux puissants ne signifient rien, ou « Aquelei que marchan » (« Ceux qui

marchent »), où il montre que la seule voie de sortie se situe à gauche, car « a drecha es, segur, impossible ! » (« à droite, il est certain que c'est impossible ! »).

Han Ryner devait mourir à Paris, où il s'était retiré, le 6 janvier 1938. Encore un homme dont il convient que les démocrates publient les écrits. Tant occitans que français dans son cas.

L'OUVRIER LITHOGRAPHE MARIÚS HERMITTE

Dans la catégorie des créateurs populaires du XIX^{ème} siècle que l'on a désignés sous le nom de poètes-ouvriers en raison de leur position dans la société, il convient de se méfier du terme « ouvrier ». Car d'une part, beaucoup sont des petits producteurs indépendants, et d'autres s'ils sont bien des ouvriers parce que travailleurs manuels qui exercent moyennant un salaire une activité pour un patron de l'industrie, encore faut-il préciser quel est ce métier.

Une étude montre qu'en fait il s'agit d'ouvriers spécialisés, leur métier exigeant un certain apprentissage. Et presque tous appartiennent à l'aristocratie ouvrière et non aux simples manœuvres qui, sauf exception, ne disposaient pas des loisirs nécessaires pour se cultiver et de toute façon n'en éprouvaient pas le besoin. Un exemple nous en est fourni par le trobair Mariús Hermitte qui était ouvrier lithographe. On remarquera d'ailleurs que les métiers de l'imprimerie constituaient à l'époque l'un des centres de l'aristocratie ouvrière. On y trouvait des individus qui tentaient de passer à la bourgeoisie, mais aussi de nombreux révolutionnaires.

Ce qui n'est pas le cas de Mariús Francés Hermitte né à Marseille le 6 juin 1834, et décédé dans cette ville 1^{er} décembre 1881, âgé seulement de 50 ans. Ses écrits montrent qu'il est bien installé dans le système et qu'il se rattache beaucoup plus aux socialistes utopistes de 1848 qu'à ceux qui leur succéderont après 1864 avec la fondation de la Première Internationale. En 1880, il perdit la raison et fut interné à l'asile des aliénés de Marseille qui était alors situé au boulevard Baille, et c'est là qu'il mourut.

C'est vers 1850 qu'il commence à écrire en occitan. Sa première publication est de 1855, « Lo reva de Nicolàs » (« Le rêve de Nicolas »), sorte de poème impérialiste dans lequel il traite d'une façon grotesque la guerre menée par la France, l'Angleterre et le Piémont contre la Russie autocratique du tsar Nicolas qui voulait s'emparer des détroits du Bosphore. En fait un guerre de brigands. Texte à la fois soi-disant patriotique et de soutien au Second Empire. On est loin de Gelu...

Un peu plus tard, en 1858, avec un certain Chabert, de la Valette (Var), trobair sur lequel je ne possède que peu de renseignements, il attaque le libraire-trobair Mariús Féraud dont j'ai parlé dans ces mêmes colonnes. Féraud, outre qu'il procédait à l'édition d'opuscules en occitan, avait publié en 1858 un volume contenant des textes de nombreux trobaires, *L'Abelha Provençala (L'Abeille Provençale)*, dans lequel figurait Mariús Hermitte.

Or ce dernier, de même que Chabert, n'appréciait pas la production de Féraud. Il y avait là semble-t-il une affaire personnelle, probablement de jalousie de poètes, ou plus exactement de rimailleurs. Hermitte et Chabert s'étaient donc associés pour ce règlement de compte et avaient sorti une publication périodique, « Lo foit » (« Le fouet »), dans lequel ils se livrèrent à une prétendue critique des textes de Féraud. Bien entendu, ce dernier qui affectionnait la polémique, ne demeura pas muet et leur répondit avec « Les don Quichotte de la poésie provençale ». « Lo foit » n'aura que deux numéros. De toute façon, ce que nos héros reprochaient à Féraud, en l'occurrence une langue de mauvaise qualité contenant des expressions grossières, ils le pratiquaient aussi.

Et comme Féraud était l'éditeur des trobaires, lorsqu'il publiera à partir de 1859 *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)* devenu *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, ils s'y rallieront et n'auront jamais honte de collaborer à ses publications !

En 1865, Chabert prit la direction du Théâtre de la Porte d'Aix, sur l'actuelle place Jules Guesde. Mais il n'exerça ces fonctions que quelques mois.

Après la fin du Second Empire et la défaite de 1871, Mariús Hermitte révisera ses positions politiques. Sous l'ordre moral, il en viendra à un apolitisme désabusé. En janvier 1873, avec le texte « Lei gropatàs » (« Les corbeaux »), il attaquera tous ceux, royalistes,

partisans de l'Empire et républicains, qui promettent au peuple de faire son bonheur mais essaieront de le tondre.

L'œuvre de Mariús Hermitte est écrite dans une langue négligée. Elle demeure assez traditionnelle et parquée par le paternalisme. Mais, sur la fin de sa vie, il a perdu ses illusions et il dit clairement. Cette œuvre montre l'évolution d'un homme qui finalement comprend que lui aussi appartient au peuple et qu'il a été cocu. Elle est aussi le reflet des mesquineries qui opposent les créateurs lorsqu'ils ont la prétention de croire qu'ils sont les meilleurs ! N'est-ce pas toujours d'actualité ?

HEYRIÉS, LE PROFESSEUR

Je vais aujourd'hui vous présenter deux trobaires marseillais sur lesquels je ne dispose que très peu de renseignement, mais cela est une raison de plus d'en parler puisque vous pourrez peut-être m'en apporter.

Le premier est A. Heyriés sur lequel nous disposons du témoignage d'un collaborateur anonyme du journal fondé par Père Mazière et Antida Boyer en 1877, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*. Ce collaborateur a en effet laissé une note manuscrite dans laquelle il donne un certain nombre de précisions sur des auteurs du journal, dont notamment A. Heyriés.

À l'époque de la création de *Lo Tròn de l'Èr*, il avait une quarantaine d'années, ce qui fixe la date de sa naissance par conséquent un peu avant 1840. Il était de taille moyenne, les épaules carrées, la face pleine. Professeur dans des écoles privées, on sentait le maître faisant sa leçon aux élèves lorsqu'il parlait ! Il habitait dans la rue Vacon, face à la rue Haxo. Sa famille vivait à Oran, en Algérie, et le 6 juillet 1881, il quitte Marseille pour cette ville. Il s'y trouva bien et il y resta, bien que dans une lettre de septembre 1882, il dise se languir du *Gai Saber*, association de trobaires fondée en 1879 et qui poursuivait la publication de *Lo Tròn de l'Èr*. On perd ensuite sa trace.

Toujours est-il que A. Heyriés (je n'ai pas pu trouver son prénom exact), a été un collaborateur régulier de ce journal dès ses débuts. On trouve en effet pour la première fois son nom dans le numéro 13, du 31 mars 1877. Il y a écrit des poèmes généralement dans le genre comique. C'est ainsi qu'il a composé un assez long poème héroï-comique, « Nico pairin » (« Nicolas parrain »), qui paru dans une dizaine de numéros. La qualité de ses textes n'est certes pas supérieure, car souvent, n'ayant pas eu le temps de les écrire, il le faisait au moment où il fallait apporter la copie à l'imprimerie ! Il reste que A. Heyriés nous a laissé des poèmes dans la bonne tradition de l'écriture populaire et dont certains, qui ont eu du succès en leur temps, pourraient faire l'objet d'une réédition.

LE CITOYEN CLOVIS HUGUES

Clovís Hugues, un nom qui demeure l'un des symboles de l'honnêteté et de la fidélité à des idées généreuses dont certains qui prétendent représenter Marseille, devraient s'inspirer : je pense à ceux qui vendent la ville. Et aussi, fidélité à sa langue, à sa culture, ce qui n'est pas contradictoire avec l'acceptation de celles venues d'ailleurs.

Un portrait rapide d'abord. Il est né le 3 novembre 1851 à Ménerbes (Vaucluse), où son père était meunier. Pour lui donner une bonne instruction, ce dernier le place au petit séminaire de Sainte Garde où, à la suite d'une punition, il s'enfuit et vient à Marseille. Pour gagner sa vie, il entre au journal du radical Vidal Naquet, *Le Peuple*, comme garçon de bureau. Vidal Naquet le remarque et lui donne un emploi de rédacteur. Il combat l'empire, et se trouve au premier rang lors de la Commune de Marseille où il devient le chef de *La Jeune Légion Urbaine* constituée par les jeunes de moins de 20 ans. Lorsque le général Espivent de la Villeboisnet, « royaliste obtus, dévot hébété » (dixit Lissagaray), prend la ville, Clovis Hugues écrit sa « Lettre de Marianne aux Républicains » dans laquelle il attaque ceux qui trahissent la cause de la Commune. Elle lui vaudra une condamnation à 3 années de prison, et comme il ne pouvait pas payer les frais du procès, il fit une année supplémentaire : il avait toujours refusé de demander sa grâce !

Libéré, il rentre à Marseille en 1876. En novembre de la même année, il crée le journal *La Jeune République*, financé par le brasseur Velten, favorable aux idées socialistes, qui devient en 1881 *Le Petit Provençal*. Journal républicain progressiste, il soutiendra les socialistes, et en 1881, Clovis Hugues sera le premier député socialiste élu en France : il représentait le quartier de la Belle de Mai. Réélu en 1885, avec d'autres socialistes dont Antida Boyer, trobare marseillais lui aussi, Camélinat (le « dernier des Communards », mort en 1932), Basly et Planteau, à la Chambre, ils forment le groupe des 5 que l'on appelait le « groupe des 4 », car lorsque l'un d'entre eux était à la tribune, les 4 autres applaudissaient à tout rompre. Ils soutiennent notamment les grévistes de La Salle (nom authentique de « Decazeville », terme colonial). Battu à Lyon en 1889, il se présentera à Paris dans le quartier populaire de Belleville, qui l'éluira député en 1893, 1897 et 1902. Il meurt dans cette ville le 11 juin 1906, épuisé par les innombrables combats qu'il avait soutenus. Il sera enterré à Embrun.

A Marseille, ses compagnons de lutte, Antida Boyer et Pascau Cros, parcouraient les quartiers populaires avec lui pour apporter comme l'on dit, la « bonne parole » pour un socialisme, parfois utopique, mais qui devait ouvrir la voie à un socialisme réel, qui n'a pas besoin d'être comme le prétendent certains personnages peu sérieux, « à visage humain », car par définition, c'est cela qu'est le socialisme.

Toujours est-il que Clovis Hugues, dès le séminaire, est poète dans l'âme. Il rime. Il est très fortement influencé par Victor Hugo, au point que l'on pourra dire qu'il est une sorte de sous-Hugo, étant entendu que la copie ne peut jamais valoir l'original. Ceci à côté de son œuvre journalistique en français. Il publia des recueils de poèmes, des romans, dont le succès fut inégal mais certain.

J'en viens à son œuvre occitane qui, de même que chez de nombreux écrivains, a été plus tardive que la création en français qui avait le soutien de l'école et donc de la classe dominante. En effet, le premier texte occitan de Clovis Hugues, est un sonnet « A Rima-Saussa » (« À Rime-Sauce » ou à « Brûle-Sauce », jeu de mots, en occitan « rimar » signifiant à la fois rimer et brûler), paru dans « La Jeune République » du 2 juin 1879. Rima-Saussa est le pseudonyme préféré de Pascau Cros, le futur créateur de *La Sartan (La Poêle)*, en 1891, qui lui avait adressé des vers en provençal et collaborait aussi à *La Jeune République*. Ainsi que je l'ai dit, il faisait campagne pour le socialisme avec Clovis Hugues et Antida

Boyer... Dans ce sonnet, Clovis Hugues dit son admiration pour... Victor Hugo !

Dès lors, même si Clovis Hugues continue à écrire majoritairement en français, il n'abandonnera pas le provençal. Et il collaborera à diverses publications dont notamment l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *La Sartan (La Poêle (La Poêle))*. Mais, ce qui est curieux, c'est que dans les deux premiers, félibréens ou d'inspiration cripto-félibréenne, ses textes ne sont pas engagés, alors, que dans *La Sartan*, les thèmes politiques sont directement abordés ! Contradictions du personnage qui montre la sorte d'union sacrée autour de la langue, considérée comme hors classe, ce qui n'est pas le cas dans un journal populaire ! Une étude serait à faire sur cet aspect de l'écriture occitane.

Je n'insiste pas... Je me bornerai à noter que l'œuvre occitane de Clovis Hugues, beaucoup moins importante en volume que son œuvre française, lui est très largement supérieure car le changement de langue le pousse à une authenticité, un naturel, que l'on ne trouve pas dans cette dernière. Ce malgré le poids de son aculturation imposée par l'école. Pourquoi pas un recueil qui rassemblerait l'ensemble de son œuvre occitane ?

LE MARTÉGAL LOÏS HUGUES, POÈTE ET MAÎTRE D'ÉCOLE

La politique crypto-fasciste des gouvernements bourgeois de la III^{ème} République avec les lois de Jules Ferry sur l'enseignement laïque, avait détourné la volonté populaire de développer l'instruction, au profit de la domination d'une langue et d'une culture, le français, permettant ainsi la formation d'un marché national libre. Cependant, cela n'allait pas de soi et dans tous les milieux, des résistances existaient même si elles s'exprimaient de façon contradictoire. En tout cas, elles correspondaient à un refus de se laisser manger sans protester.

C'est ainsi que dans les éléments les plus engagés du peuple se rencontraient des « résistants ». Y compris chez les enseignants pourtant dressés au nationalisme, même s'ils y étaient minoritaires. Loïs Hugues est l'un d'entre eux.

Loïs Augustin Hugues est né au Martigue, qui n'était alors qu'un port où une grosse partie de la population vivait de la pêche et de l'agriculture, le 6 mai 1862. Son père, Joan-Francés, né en 1822, était charretier, et sa mère, plus jeune de 10 ans, Ròsa Sofia Bellon, était sans profession. Il fait des études qui lui permettent de devenir instituteur, chargé par conséquent de faire passer les idées de la bourgeoisie triomphante dans la tête des enfants pour en faire de « bons » Français disposés à soutenir le système qui les maintient en esclavage. Il accomplit toute sa carrière à Marseille où, sur la fin de sa vie, il est directeur à l'école communale de la Calade de Saint-Louis. Marié avec Loïsa Josefina Pelissier, il meurt le 19 août 1908, âgé seulement de 46 ans.

D'après le témoignage d'un collaborateur anonyme du journal *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, il était assez grand, un peu fort, avec de belles moustaches brunes. Sujet aux rhumatismes, cela devait limiter son activité tant littéraire que professionnelle.

Nous savons que c'est très tôt qu'il s'est intéressé à la culture de son pays. Ainsi, il appartenait à l'association *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*, selon le témoignage précité. Or, celle-ci a été fondée en 1880, et son activité s'est poursuivie jusqu'en 1885.

Mais il semble que s'il a commencé à rimer assez tôt, c'est la création du journal *La Sartan (La Poêle)*, par Pascau Cros et Gabrieu Guerriera, en 1891, qui l'a poussé à publier ses productions, et ensuite l'a encouragé de continuer à écrire. En effet, le premier texte de Loïs Hugues que j'ai pu trouver est un sonnet publié dans ce journal le 12 août 1891 et intitulé « Lo Martegue » (« Le Martigue »). On remarquera que les indigènes ne nommaient pas leur cité « Martigues » comme l'a imposé l'administration coloniale, mais « Lo Martegue », ce qui a donné en francisant, « Le Martigue ».

Deux remarques à ce propos. D'abord que le sonnet sera la forme préférée par la suite par Loïs Hugues. Ensuite, qu'il a souvent évoqué sa ville natale et la mer de Berre (et non « l'étang », forme également coloniale). Ce d'une façon à la fois très tendre, qui montre l'attachement qu'il portait à ces lieux, et très réaliste lorsqu'il évoque le travail des hommes qui y vivent et qu'il en décrit les bêtes et les paysages.

D'ailleurs, à une époque où les moyens de communications étaient moins aisés qu'aujourd'hui, les originaires de localités parfois proches de Marseille, avaient besoin de se retrouver et formaient des associations dans cette ville où le travail les avait appelé. Ainsi, il y avait *Les Enfants du canton du Martigues et d'Istres*. Il y donna plusieurs conférences en occitan. De même qu'au *Cercle des Instituteurs des Bouches-du-Rhône*.

Outre sous son nom, Loïs Hugues a écrit des poèmes et des galéjades sous les pseudonymes de « Potarga » et « Pataclet ». Le mot « potarga » a été francisé en poutargue ; il s'agit d'œufs de poissons salés dont le Martigue était un grand producteur car les muges abondaient dans la mer de Berre ; quant à un pataclet (mot également passé en français), c'est une sorte de poisson. Il a collaboré à de très nombreuses publications : *La Sartan* certes, mais

aussi l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *La Velhada (La Veillée)*, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *Le Troubadour*, *Le Bavard...* À noter que si parfois Loïs Hugues utilise l'orthographe des félibres, il ne sera jamais rallié au *Félibrige*. Même si, comme chez certains trobaires marseillais, cela n'impliquait pas une position idéologique droitière. En réalité, il est le type du trobair et il reste attaché à ses origines populaires.

La langue de Loïs Hugues est excellente et l'inspiration très bonne, originale. Il est certainement le meilleur écrivain, et de loin, qu'ait connu le Martigue avant les années 1850. En dehors bien sûr, de Carles Maurras, mais là c'est une autre affaire ! Une réédition de la totalité de son œuvre, voire d'un simple choix, honorerait sa ville natale.

L'ARCHITECTE ET POÈTE JOSÈP HUOT

Avec Josèp Huot, nous sommes devant l'un de ces personnages de la moyenne bourgeoisie provençale qui, en raison de sa position tant sociale qu'intellectuelle, a rallié le *Félibrige*, fondé, je le rappelle à une date que l'on peut situer autour du mois de mai 1854.

En effet, Josèp Huot est né à Aix-en-Provence le 8 juillet 1840, et est donc contemporain d'Emili Zola et de Cézanne dont il fut le condisciple au lycée de sa ville natale, et dont il devait être l'un des amis intimes. Son père était un architecte et un graveur renommé. Aussi, c'est tout naturellement qu'il embrassa la même profession. En 1863, il entre à l'École des Beaux-Arts de Paris qu'il quitte rapidement pour poursuivre ses études dans l'atelier de Vendremer, l'illustre professeur qui devint son ami après qu'en 1865 et 1866, il ait été couronné d'une médaille d'or au *Salon d'Architecture* pour ses œuvres, et en particulier en 1865, lorsqu'il obtient la première médaille d'or (hors concours). Il retourne en Provence et s'installe à Marseille car il devient l'architecte de la Société Immobilière Marseillaise, puis celui de la Ville de Marseille en même temps que professeur à l'École des Beaux-Arts. On lui doit de nombreuses œuvres architecturales : la rénovation des châteaux de Saint-Marc et de Vauvenargues, près d'Aix, le monument de Peiresc à Aix, celui de Roumanille à Avignon, le premier monument de Victor Gelu, à Marseille. Il a participé au projet de l'hôtel des postes de Marseille.

Mais, à côté de cette œuvre plastique, Josèp Huot a été également un poète et un musicien. Très jeune il avait commencé à écrire en occitan. Ainsi, en 1864, il avait été couronné à Aix, dans un comice agricole pour un poème humoristique, « Lo vilatgi » (« Le village »). Installé à Marseille et rallié au *Félibrige* dès 1876, il sera l'un des fondateurs de l'*Escolo de la Mar* (*École de la Mer*), l'année suivante.

Son œuvre littéraire, peu abondante, est éparse dans diverses publications : l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*), *La Calanca* (*La Calanque*), *L'Athénée de Forcalquier*, etc... Les sujets sont variés et l'observation très fine. Ainsi, le conte en vers « Lo banh de mar » (« Le bain de mer »), dans lequel il décrit les divers types de personnes qui viennent se baigner est une très bonne description de ce que l'on peut voir encore aujourd'hui sur une plage. Un texte très enraciné dans la tradition marseillaise.

Par ailleurs, Josèp Huot était également un excellent musicien et il a composé la musique de plusieurs chansons, dont l'une, de Mariús Bourrelly, « Lo Bachàs » (« Le Bachas »), rappelle ce qu'était ce quartier marseillais situé près d'Aren.

Félibre, il a été majoral du *Félibrige*, c'est-à-dire sorte d'académicien de ce mouvement, et syndic de la *Maintenance* de Provence, ce qui était une fonction administrative dans le cadre de laquelle il a eu l'occasion de prononcer des discours d'excellente facture.

Il devait s'éteindre à Marseille, le 8 janvier 1898, dans son domicile de la rue Fargès. Il laissait trois enfants, deux garçons, une fille qui l'année précédente s'était mariée avec Maurici Rimbault, un autre félibre qui devait devenir le conservateur du Musée Arbaud, à Aix.

L'œuvre littéraire de Josèp Huot ne s'élève pas à une grande hauteur pour ce qui est de l'inspiration, mais elle est loin d'être négligeable en raison de son sens de l'observation : elle se rattache dans une certaine mesure, ce qui n'est pas si fréquent chez les félibres, au réalisme marseillais. Elle nous demeure très proche et un choix de ses poèmes serait utile à publier. Mais, le plus intéressant demeure ses discours qui sont des modèles d'éloquence dont le but est de faire connaître l'idée félibrénne, chose discutable au niveau idéologique, mais n'enlève rien quant à leur qualité.